

et votre mérite ; pardonnez-moi et embrassez-moi. — Il est vrai, sire, répondit Schomberg ; Votre Majesté me blessa l'autre jour, mais aujourd'hui elle me tue, cher l'honneur qu'elle me fait m'obliger de mourir pour son service. « Il tint parole, et mourut en combattant vaillamment à côté du roi. »
Avant de donner le terrible signal, chaque parti invoqua le secours du ciel ; Henri nourrissait des sentiments religieux indépendants de toute secte, et on le vit, dans cette circonstance solennelle, monté sur son cheval de bataille et armé de toutes pièces, mais la tête découverte, s'avancer à la tête de ses troupes et invoquer à haute voix le Dieu des combats ; en même temps, le ministre d'Amours faisait la prière, tandis qu'un cordelier, placé devant le front des ligueurs un crucifix à la main, anathématisait les hérétiques. Un cri immense de Vive le roi ! répondit à l'invocation de Henri c'est alors qu'il aurait adressé à ses troupes cette harangue si connue : « Mes amis, vous êtes Français, je suis votre roi, voilà l'ennemi. A eux ! Si vous perdez vos cornettes, ralliez-vous à mon panache blanc ; vous le trouverez toujours au chemin de l'honneur et de la victoire ! Sur le cimier de son casque ondulait un magnifique panache de plumes de paon blanc, comme pour se faire reconnaître de plus loin à ses amis et à ses ennemis.
L'action prit alors une tournure plus meurtrière, les canons qui composaient l'artillerie royale, dirigée par le grand maître La Guiche ; puis les deux cavaleries s'abandonnèrent dans un choc épouvantable. « Le duc d'Amont, culbuté, le chevalier de la Ligne, les chevaliers-royalistes plièrent sous la charge d'un escadron de Wallons, qui, par une folle bravade, vint donner de la coupe de ses chevaux contre le canon du roi. Le maréchal d'Amont, le baron de Bismarck, le duc de Montpensier chargèrent cette troupe étrangère, que soutinrent des escadrons de ligueurs français. Pendant ce temps, le choc décisif avait lieu sur un autre point. Comme le roi et Mayenne s'élevaient l'un contre l'autre, les relaps de la Ligue, mis en désordre, d'abord par le canon, puis par les arquebuses des tirailleurs, se rejetèrent sur le gros escadron de Mayenne et y portèrent la confusion. Le roi, chargé aussitôt de les lanciers français et wallons, sans être arrêté par une furieuse décharge des carabins espagnols. Les lanciers n'avaient pu prendre le champ nécessaire et ne purent presque pas faire usage de leurs lances. En un instant, les deux troupes n'offrirent plus qu'une mêlée tourbillonnante. Henri, après avoir préparé sa bataille avec la science et le sang-froid d'un général romain, se comporta, une fois la lutte engagée, en paladin du moyen âge, et sembla croire qu'il devait conquérir sa couronne à la force de son bras. » (H. Martin.)
Un instant même on le crut mort ou prisonnier et son escadron renversé, parce que celui qui portait la cornette royale, ayant été aveuglé par un coup de feu, ne se soutenait plus qu'avec peine, et que dans le même temps un officier, dont le casque était, comme celui du roi, orné d'un panache blanc, fut jeté à terre d'un coup de lance. Déjà les ligueurs criaient : « Victoire ! » et les royalistes flottaient incertains entre la défense et la fuite, lorsque Henri accourut l'épée haute, couvert de sang et de poussière : « Tournez visage, leur cria-t-il, afin que si vous ne voulez combattre vous ne voyiez du moins mourir ; et si le sang de nouveau dans la mêlée, entraînant ses troupes par un élan irrésistible. « Le combat fut terrible, mais court : la valeur et l'expérience militaire l'emportèrent sur le nombre ; les ligueurs et leurs auxiliaires étrangers eurent le sort qu'avaient eu les courtisans à Coutras. D'Egmont fut tué d'un coup de pistolet ; Mayenne, Nemours et le chevalier d'Autmaie, voyant leur gendarmerie complètement rompue et dispersée, prirent la fuite devant la réserve royale, qui s'avancait sous les ordres du maréchal de Biron. Le roi remit ses escadrons en rang et poursuivit sa victoire. Partout la cavalerie de la Ligue était en déroute, pressée, l'épée dans les reins, par les royaux. » (H. Martin.)
L'infanterie de la Ligue ne fit, pour ainsi dire, aucune résistance ; un gros bataillon de Suisses qui restait sur le champ de bataille, ne savait comment concilier l'honneur de son drapeau avec son mécontentement de n'avoir pas reçu sa paye et la bonne envie qu'il avait de se rendre. On fit avancer du canon ; il s'adressa aussitôt de mettre bas les armes, mais en exigeant un démolage écrit qu'il leur avait été impossible de se défendre. Quant aux lansquenets, ce fut inutilement qu'ils demandèrent merci ; le souvenir de leur trahison d'Arques les fit massacrer sans pitié. Le roi se lança ensuite à la poursuite des vaincus ; il y périt plus d'hommes que dans la bataille, car Mayenne avait commis la faute de se battre avec une rivière à dos, position désastreuse en cas de défaite. Une multitude de fuyards tombèrent sous les coups du vainqueur ou se noyèrent en voulant passer l'Eure, grossie par les pluies. L'armée ligueuse était anéantie : elle avait perdu 1,500 cavaliers sur 4,000, et toute son infanterie était tuée, rendue ou dispersée ; cinq canons et tous les drapeaux de l'ennemi tombèrent au pouvoir de la petite armée royaliste, jusqu'à la cornette blanche de Mayenne, semée de fleurs de lis noires, et à l'étendard rouge du

comte d'Egmont. La Ligue ne se releva jamais de ce coup terrible.
IVRY-SUR-SEINE, ville et commune de France (Seine), canton de Villejuif, arrondissement de Sceaux, à 6 kilom. S.-E. de Paris, près de la rive gauche de la Seine ; pop. aggl., 8,601 hab. — pop. tot., 10,193 hab. — Industrie, fabrication d'allumettes, de noir animal, produits chimiques, jardins maraichers. Caves immenses, taillées dans le roc, et pouvant contenir 20,000 pièces de vin. L'origine d'Ivry est fort ancienne. On le trouve mentionné dans une charte de Louis d'Outre-mer, sous le nom latin d'Ivriacum, et dans d'autres documents de la même époque, sous celui d'Ivriacum. Après avoir appartenu jusqu'au xviii^e siècle, à des seigneurs obscurs, il devint la propriété de Cl. Boss Dubois, prévôt des marchands et conseiller de la cour des aides, qui y fit bâtir un magnifique château dont il ne reste plus qu'une terrasse avec un pavillon. Aujourd'hui, la commune d'Ivry contient un grand nombre d'usines, de fabriques et de manufactures. Une propriété, appelée le Petit-Château, appartient à la duchesse d'Orléans, mère du roi Louis-Philippe, qui y est morte. Nombreuses maisons de campagne. Riantes jardins.
IWAARITE s. f. (i-oua-ari-te). Miner. Substance trouvée à Iwaara, en Finlande, et qui est un composé de silice, d'acide titanique, de chaux et d'oxyde ferrique.
IWAN, nom de plusieurs princes et czars russes. V. IVAN.
IWAR, surnommé Widafatno ou Widafano (le Conquérant), roi de Suède et de Danemark au xiii^e siècle. Il se rendit avec son jeune maître par son courage des trônes de Suède et de Danemark ; s'empara d'une partie de l'Allemagne du Nord, du Northumberland, en Angleterre, et il se disposait à conquérir la Russie, lorsqu'il mourut.
IWIY, bourg et comm. de France (Nord), canton de Cambrai, à 9 kilom. de Cambrai ; 3,720 hab. Fabrication de sucre, filage en fin, fabriques de clous, coutellerie, brasseries.
IXA s. m. (i-ksa — nom mythol.). Crust. Genre de décapodes brachyures, de la famille des oxysièmes, tribu des leucosiènes, dont l'espèce type vit sur les côtes de l'île de France.
IXALE s. m. (i-ksa-le — du gr. ixalos, sauteur). Mamm. Genre de mammifères ruminants, formé aux dépens des cerfs.
Épète. Genre de batraciens, formé aux dépens des rainettes, et dont l'espèce type habite Java.
IXANTHE s. m. (i-ksan-te — du gr. izos, glu ; anthos, fleur). Bot. Genre de plantes, de la famille des gentianées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent dans l'île de Ténériffe.
IXAUCHEINE s. m. (i-ksa-ké-ne). Bot. Genre de plantes, de la famille des coniacées, tribu des astérées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent en Australie.
IXIE s. f. (i-ksi — allus. à la forme de la fleur, qu'on a comparée à la roue d'Ixion). Bot. Genre de plantes, de la famille des iridées, comprenant plus de cent espèces. Il en est dit aussi IXIA.
Encycl. Le genre Ixion renferme plus de cent espèces, croissant pour la plupart au Cap de Bonne-Espérance. Ce sont des plantes herbacées, pourvues d'un rhizome raccourci en forme de tubercule ou de bulbe ; leur tige est grêle, simple ou rameuse ; les feuilles sont longues et linéaires, leurs fleurs sont grandes, brillantes, accompagnées de deux bractées réunies en spathe. Chacune d'elles se compose d'un périanthe hypocratéiforme, à tube grêle, à limbe divisé en six lobes ; de trois étamines insérées à la gorge du périanthe ; d'un ovaire adhérent, à trois loges multiovulées, surmonté d'un style filiforme, qui terminent trois stigmatés linéaires recourbés. Le fruit qui succède à ces fleurs est capsulaire, ovoïde.
Les ixies sont cultivées comme plantes d'ornement. On les cultive ordinairement dans des pots, dont on garnit d'abord le fond d'une couche de gravier épaisse de 0m,05 ou 0m,04, et que l'on achève de remplir avec de la terre bruyère bien tamisée. La plantation se fait en octobre. La multiplication a lieu par caeux, qui commencent à fleurir dès la seconde année. On a obtenu par les graines de nombreuses et belles variétés, qui fleurissent dès la troisième année.
IXIOLÈNE s. f. (i-ksi-ô-lé-ne — du gr. izioeis, gluant ; Ixion, lis). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des sénécionées, comprenant plusieurs espèces qui habitent l'Australie.
IXIOLIRION s. m. (i-ksi-ô-li-ri-on — du gr. izioeis, gluant ; Ixion, lis). Bot. Genre de plantes, de la famille des amaryllidées, comprenant plusieurs espèces, qui habitent l'Orient et la Sibirie.
IXIOLITHE s. f. (i-ksi-ô-li-té — de Ixion, nom mythol., et de lithos, pierre). Miner. Variété de tantallite, que l'on trouve à Kimito, en Finlande, et qui contient une quantité considérable de manganèse et d'étain.
IXION s. m. (i-ksi-on — nom mythol.).

Astron. Nom de la constellation d'Hercule et de celle de la Couronne australe, chez les poètes.
— Ornith. Altération du mot ioxos.
IXION, personnage mythologique de la Grèce, père de Pirithoüs et des Centaures. Il était présent à la fondation, des Lapithes ; en Thessalie et avait établi sa demeure à Larisse, aux environs du mont Pélion. On lui donnait pour père Jupiter et pour mère la nymphe Méliè. Sa légende se résume dans le meurtre de son beau-père, l'ospitalité qui lui est accordée par Jupiter, sa passion pour Junon et la punition que lui inflige le maître des dieux.
Ixion épouse Dia, fille d'Hésionée, dans le palais duquel il s'est présenté avec un superbe attelage de trente-sept chevaux immortels ; mais, comme il ne se presse pas de remplir les promesses qu'il a faites pour l'obtenir en mariage, Hésionée lui enlève ses beaux chevaux. Ixion feint de n'avoir pas ressenti cet affront, invite son beau-père à un festin magnifique et le fait tomber dans un brasier ardent. Ce crime le rend exécrable à toute la Grèce ; il est obligé de fuir Larisse ; par tout on lui refuse asile ; il ne trouve l'hospitalité que dans le ciel, où Jupiter, son père, veut bien le recevoir. Mais l'audacieux, loin de témoigner au roi des dieux la moindre reconnaissance, tente de faire manquer Junon à ses devoirs conjugaux. La déesse en avertit son époux, qui le précipite d'un stratagème. Il abandonne à Ixion un nuage qui a toutes les apparences de Junon, si bien qu'Ixion croit posséder la déesse et se vante hautement d'avoir déshonoré Jupiter. A ce dernier son époux, qui voit l'adultère, en retour, le frappe Ixion d'un coup de foudre et le précipite dans le Tartare, où Mercure, par son ordre, l'attache à une roue environnée de serpents, qui devait tourner sans relâche. Pindare dit que le malheureux Ixion, en tournant continuellement sur sa roue rapide, crie sans cesse aux mortels : « Honorez vos bienfaiteurs ! »
C'est là, a-t-on dit, un mythe solitaire, que les Grecs, à l'imitation d'une vieille légende aryenne, ont ainsi poétisé à grand renfort de circonstances dramatiques. Ixion, c'est le Soleil qui épouse l'Aurore, puis monte dans le ciel, s'unit au principe éther, Hère, traverse la nuage, etc., de son commerce avec la nuée naissent les centaures (les Gandharvas védiques), personnification des nuages. Mais ce mythe perdit de bonne heure sa signification originelle. Ixion devint un demi-dieu, un héros que chantaient Eschyle et Euripide, et Ovide lui ont infligé, outre le supplice de la roue, celui de soulever un rocher, comme Sisyphe : « ... Toris Ixionis angues, Immanemque rotam et non exsuperabile saxum. (Georgiques.)
Dans l'Énéide, il est condamné aux mêmes supplices que les Lapithes et Pirithoüs, et souffre, en outre, le supplice de la faim. Les poètes rappellent souvent le supplice d'Ixion :
... Le Tartare s'ouvre ;
Quels cris ! quels douloureux accents !
A mes yeux la flamme découvre
Mille supplices renaissants.
Là, sur une rapide roue,
Ixion, dont le ciel se joue,
Expie à jamais son amour.
LA MOTTE.
Là, poussant de grands cris, l'odieux Ixion
Dont l'insolent amour osa tenter Junon,
Léué par les serpents d'une pâte Éménéide,
Tourne autour d'une roue à la manivelle rapide.
MOLLEVAVT.
Nous voyons Ixion figurer jusque dans la fameuse chanson bachique d'Adam Billaut :
Par ce nectar délectable
Les démons étant vaincus,
Je ferais chanter au diable
Les louanges de Bacchus.
J'apaiserais de Tantale
La grande altération,
Et, passant l'onde infernale,
Je ferais boire Ixion.
Dans ses Lettres à Emilie, Demostrie envisage Ixion à un point de vue humoristique qui ne manque pas de philosophie. « Tant qu'il ne fut que fourbe et paricide, dit le maître, Jupiter l'admit à sa cour ; dès qu'il fut indiscret, Jupiter inventa pour lui un nouveau supplice. Hélas ! tous les Jupiters se ressemblent :
Autres d'eux vous pouvez, avec impunité,
Fouler aux pieds les lois, l'amitié, la nature ;
Leur orgueil ne voit rien, pourvu qu'il soit flatté.
Mais il n'est point de gens, il n'est point de torture
Qui puisse expier la piqure
Qu'un mot fait à leur vanité.
Mais c'est surtout par voie d'allusion que précèdent les écrivains, les prosateurs aussi bien que les poètes ; pour eux, le nuage qu'embranchait Ixion caractérise les jouissances imaginaires, les plaisirs trompeurs et mensongers. Le roue d'Ixion représente cette succession de circonstances pénibles, d'événements fâcheux qui semblent s'enchaîner, et au milieu desquels on tourne comme dans un cercle :
« Voilà tout ce que c'est au temps de vous dire

sur le point de poursuivre ma marche. Adieu, cher Voltaire ; n'oubliez pas un pauvre Ixion qui travaille comme un misérable à la grande roue des événements, et qui ne vous admire pas moins qu'il ne vous aime. »
FRÉDÉRIC II.
« L'ambitieux qui a manqué son objet, et qui vit dans le désespoir, me rappelle Ixion mis sur la roue pour avoir embrassé un nuage. »
CHAMFORT.
IXION, prince du sang des Héraclides, qui régna à Corinthe après la mort de son père Aléet.
IXIONANTHE s. m. (i-ksi-ô-nan-te — du gr. izioeis, gluant ; anthos, fleur). Bot. Genre d'arbres, rapporté avec doute à la famille des cédrilacées, et comprenant plusieurs espèces, qui croissent dans l'Asie tropicale.
IXOCOSYPHE s. m. (i-ksô-ko-si-fo — du gr. izos, glu ; kososphos, merle). Ornith. Genre d'oiseaux, formé aux dépens des merles.
IXOIDE s. m. (i-ksô-de — du gr. izodés, collant, venu de izos, glu, pour izos, auquel correspond exactement le latin viscus, viscum, même sens). Arachn. Genre d'arachnides, de l'ordre des acarides, comprenant une sixantaine d'espèces : Ixodes sanguis est si petit qu'on peut rarement le voir sans s'armer d'une loupe. (Bosc.)
— Encycl. V. TIGRE.
IXODE, ÉE adj. (i-ksô-dé — rad. izode). Arachn. Qui ressemble ou qui se rapporte à l'ixode.
— s. m. pl. Famille non adoptée d'arachnides, de l'ordre des acarides, composée du seul genre ixode.
IXODIE s. f. (i-ksô-dé — du gr. izodés, visqueux). Bot. Genre de sous-arbrisseaux, de la famille des composées, tribu des sénécionées, comprenant plusieurs espèces qui croissent en Australie.
— Syn. de BRASÉNIE, autre genre de plantes.
IXODINÉ, ÉE adj. (i-ksô-di-né — rad. izodé). Ornith. Qui ressemble ou qui se rapporte à l'ixos.
— s. f. pl. Famille de passereaux dentirostres, ayant pour type le genre ixos.
IXOLYTHE s. f. (i-ksô-li-té — du gr. izos, glu ; lithos, pierre). Miner. Matière minérale découverte et décrite par M. Haüdingen, et qui est un mélange solide de carbures d'hydrogène voisins des paraffines.
IXORA, dieu indien, également désigné sous les noms d'Eswara, d'Isaharam, de Rad-ditrem, de Ratrem. Il quitta les cieux pour se rendre sur la terre, y commît toutes sortes de crimes, épousa Paridout, fille du roi des montagnes, avec laquelle il recut mille ans, et coupa, dans une dispute, une des têtes de son frère Brahma. Pour expier cet attentat, il se soumit à une dure pénitence, puis erra au hasard en méditant. Étant arrivé en un lieu qui habitait des brahmines, en compagnie de fort belles femmes, il employa des sortilèges pour séduire ces dernières et les amena avec lui. Les brahmines, irrités, se mirent à le poursuivre et lui firent subir une cruelle mutilation. IXORA n'en continua pas moins le cours de ses aventures terrestres. D'après les légendes indiennes, ce dieu ayant accordé à un géant, son serviteur, le pouvoir de réduire en cendres tous ceux sur lesquels desquels il poserait la main, le géant voulut essayer sur son maître l'efficacité de ce don. C'en était fait d'IXORA, s'il ne s'était réfugié dans une coquille, où il était, du reste, fort peu en sûreté. Wissant, cependant, sa position critique, se hâta de venir à son secours, sous la forme d'une belle femme, dont le géant s'éprit, et promit à celui-ci de céder à ses desirs s'il se lavait la tête, qu'il avait fort sale. Le géant courut vers la rivière voisine ; mais à peine eut-il touché son front de la main qu'il tomba en poussière. IXORA est représenté avec trois yeux, seize bras et seize mains, ayant chacune un attribut différent.
IXORB s. f. (i-ksô-ro — de IXORA, nom mythol.). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des rubiacées, tribu des psychotriées, comprenant plusieurs espèces, qui habitent l'Asie et l'Afrique tropicales.
IXOS s. m. (i-ksos). Ornith. Nom hébreu d'un oiseau que l'on croit être un vautour. Il Syn. de TUCOULOIN, genre de passereaux, formé aux dépens des merles.
IXTEPEXI, bourg du Mexique, à 32 kilom. S.-E. de Mexico ; 2,300 hab. Ce bourg est principalement habité par des familles indiennes qui cultivent la cochenille.
IXTLIXOCHITL (don Fernando DE AVILA), historien mexicain, né à Tezcuco vers 1568, mort vers 1648. Ses ouvrages, composés en espagnol et qui se trouvent en manuscrit aux archives nationales de Mexico, ont été publiés pour la plupart dans les Antiquities of Mexico de lord Kingsborough. Ils consistent en treize relations et en une histoire des Chichimeques, qui vont des temps les plus anciens jusqu'à la destruction de l'empire mexicain. M. H. Ternaux-Compans a publié une traduction de la treizième relation sous le titre de : Cruautés horribles des conquérants du Mexique et des Indiens qui les aidèrent à soumettre cet

empire à la couronne d'Espagne (Paris, 1838, in-80), et de l'ouvrage capital de l'auteur, son Histoire des Chichimeques ou anciens rois de Tezcuco (Paris, 1840, 2 vol. in-80). Ce dernier ouvrage est le plus authentique qu'on ait écrit sur l'histoire ancienne du Mexique, et est, sur le rapport du style et de la critique, bien supérieur à ceux qui ont été composés par les Espagnols. On y trouve beaucoup moins de fables et de miracles, et il est entièrement exempt de ce fatras d'érudition et de digressions qui rendent si fatigants les ouvrages de cette époque.
IXWORTH, en latin Icenorum Oppidum, ville d'Angleterre, comté de Suffolk, à 35 kilom. N.-O. d'Ipswich ; 1,250 hab. Antiquités romaines.
IYNX s. m. (iainks). Ornith. V. YNX et TORCOL.
IYNX, fille de Pan et d'Echo. Elle servit les amours de Jupiter et d'Ido, dont elle était la suivante, et excita pour ce fait la colère de Junon, qui la changea en torcol. Cet oiseau était chez les anciens l'emblème d'un amour malheureux et non partagé. On l'employait dans les opérations magiques au moyen desquelles une femme abandonnée croyait pouvoir rappeler vers elle son amant.
IZAIRE (SAINT-), village et commune de France (Aveyron), canton, arrondissement de Saint-Affrique, sur la pente d'une colline dont la base est baignée par les eaux limpides du Dourdou ; 1,276 hab. Le château de Vabres, qui s'élève aux environs du village, est bâti en forme de carré parfait, sur une double terrasse. Les tourelles sont très élégantes. La tour centrale est remarquable par sa hauteur. Ce beau château appartenait aux évêques de Vabres.
IZAR s. m. (i-zar). Engin de chasse en usage chez les Kabyles algériens ; composé d'une pièce de toile de 1 mètre et demi de haut environ sur 75 à 80 centimètres de large, peinte sur l'une de ses faces, surmontée d'une tête de chacal dont les yeux ont été remplacés par de petits miroirs, munie de la queue du même animal, qui se laisse voir dans le roseau placé en croix, forme un bouchier que le chasseur tient d'une main, et derrière lequel il s'abrite, en regardant, sans être vu, par deux trous placés à hauteur convenable : l'IZAR est fabriqué dans les montagnes de la

Kabylie, et vendu au prix de 6 à 10 francs. (C. Devaux.)
IZED s. m. (i-zéd). Mythol. Nom donné à des esprits aériens de la même famille que les génies de la mythologie grecque, et qui jouent un rôle considérable dans les anciennes doctrines dualistes de la Perse.
— Épète. Les izeds étaient des esprits de second ordre chargés de veiller sur chaque jour du mois et de gouverner les éléments. Ils étaient surtout invoqués par les agriculteurs, et à ce titre présidaient à la conservation des fruits de la terre. Ils avaient pour supérieurs immédiats les amshaspands, et ils continuaient d'être l'objet du culte des Perses : « J'invoque, lit-on dans le Iagna, un des livres sacrés de la Perse, le célèbre tous les izeds, et célestes et terrestres, qui distribuent les richesses, qui doivent être adorés et invoqués par la pureté (virginité), qui est excellente. »
Les Persis les considéraient comme des anges gardiens. Ils peuvent servir de patrons aux individus, aux familles, aux villes elles-mêmes. Ils portent alors des noms particuliers, comme les anges chrétiens, et forment une hiérarchie étendue.
IZÉMINE, IENNE adj. (i-zé-mian, i-é-ne — du gr. izéma, action d'aller au fond). Géol. Se dit des terrains de sédiment : Terrains izémiques.
IZERNOE, bourg de France (Ain), chef-lieu de canton, arrondissement de Nantua, sur l'Oignieu et l'Anconans ; pop. aggl., 978 hab. — pop. tot., 1,011 hab. IZERNOE, l'Isérodonum des anciens géographes était judicé, si l'on en peut juger par quelques circonstances, une ville de premier ordre. « Ce n'est pas aujourd'hui qu'un monument, a dit Ch. Nodier. L'œil reconnaît encore la vieille inscription de ses murailles retournées par le soc. Le sol est couvert de débris, et son sein renferme beaucoup de traces d'édifices importants. Au milieu de toutes ces ruines, quelques colonnes, derniers débris d'un temple, restent encore debout... Rien ne désigne le nom du dieu à qui ce temple fut dédié. « Ces ruines ont été classées parmi les monuments historiques.
IZNAAR, ville d'Espagne, province et à 73 kilom. S.-E. de Cordoue, pres de la rive droite du Génil ; 6,000 hab. Tissanderie, pressoirs à huile, distilleries d'eau-de-vie, tanneries, fabrique de savon.
IZOARB (Jean-François-Auguste), conventionnel, né à Embrun en 1765, mort en 1840. Procureur du roi dans son bailliage, il fut envoyé à la Convention nationale par le département des Hautes-Alpes, et se rangea parmi les modérés de la Plaine, attaqua la compétence de l'assemblée pour juger Louis XVI,

et vota pour la détentation, puis pour le surris. Ce fut sur son rapport du 14 pluviôse an III, que la Convention révoqua les lois rigoureuses qui passaient sur Lyon, puis sur la Gironde de cette ville. Entré au conseil des Cinq-Cents en l'an IV, il en sortit l'année suivante. Sous l'Empire, il remplit les fonctions de payeur de la guerre à Chambéry.
IZQUEPOTL s. m. (i-ksou-polt — mot mexic.). Mamm. V. USQUEPATTI.
IZQUIERDO DE RIBERA Y LEZANA (don Eugène), diplomate espagnol, né à Saragosse, mort à Paris en 1813. Grâce à la protection du comte de Fuentes, il fut introduit à la cour malgré l'obscurité de sa naissance, devint directeur du cabinet d'histoire naturelle de Madrid, entra, en 1797, en rapport avec Godôl, qui, frappé de son esprit retors et souple, en fit son homme de confiance et le chargea de diverses missions diplomatiques à Paris et en Hollande. Envoyé auprès de Napoléon en 1806, il signa deux ans plus tard le traité de Fontainebleau, rédigé par Talleyrand, traité qui stipulait le partage du Portugal entre la France et l'Espagne, et qui resta sans effet par suite de l'abdication du roi d'Espagne Charles IV et de son fils Ferdinand. Izquierdo retourna en Espagne pour annoncer au roi les intentions de l'empereur, revint à Paris lorsque Charles IV se réfugia en France, y fut quelque temps chargé d'affaires de la famille royale, puis retourna dans la vie privée et vécut d'une pension de 50,000 francs que lui faisait Napoléon.
IZZET-MOLLAH, surnommé Ketchedjizadeh (Fils du cuisinier), poète turc, né à Constantinople, mort vers 1830. Il remplit diverses fonctions administratives, gagna la faveur du sultan Mahmoud par des vers qu'il composa en son honneur, mais tomba en disgrâce, en 1822, pour avoir conseillé au sultan de ne pas déclarer la guerre à la Russie dans une moment où il avait à lutter contre l'insurrection des Grecs, et fut exilé à Sivas (1822). « Les Turcs, qui ont conservé, dit Michaud, la plus haute estime pour le caractère et le talent d'Izzet-Mollah, l'ont placé, comme homme, parmi les martyrs de la vérité et, comme poète, parmi les rosignols du paradis. » Les poésies d'Izzet ont été publiées en trois recueils intitulés : Diwan (Bouiak, 1840) ; Dwanché (Constantinople, 1841) ; Mîst-kechkan (1853). Elles offrent de l'intérêt pour le chronologiste et l'historien.

